

varié ni bien efficace. Il consistait en quelques drogues soi-disant magiques dont lui seul avait le secret et qu'il utilisait pour toutes les maladies, puis en des danses répétées autour du malade. Il fallait le voir gambader près d'un grabat en s'accompagnant d'une vieille marmite fêlée sur laquelle il tapait à coup redoublés. La plupart de ceux qu'il soignait de la sorte devaient mourir un peu plus vite, n'importe ! mon sorcier avait de la clientèle, et se faisait payer cher ses remèdes et ses demi-tours. Tout affluait chez lui, chèvres, riz, poules, etc., et pendant qu'on enterrait le pauvre diable que son art infernal avait envoyé dans l'autre monde, lui mangeait, buvait et menait joyeuse vie.

Vous jugez si j'étais pour lui un homme à craindre ! Je réussissais cependant fort mal quand j'essayais de persuader mes naïfs chinois de son imposture. J'avais beau leur dire que toutes ses grimaces étaient impuissantes à guérir le plus petit mal de tête : j'avais beau leur prouver par des faits, que ses drogues, au lieu d'enrayer la maladie, ne faisaient au contraire que la rendre mortelle, tous mes discours restaient inutiles. En revanche, il me présentait à eux comme un blanc féroce que l'esprit malin avait saisi, et capable d'attirer sur leurs biens et leurs personnes les plus redoutables châtiments. A son dire, je mangeais les enfants et j'arrachais les yeux à tout le monde pour en faire des couronnes (des chapelets) que je roulais nuit et jour entre mes doigts. J'apparaissais comme une sorte de Croque-mitaine, une autre Barbe-bleue, si vous voulez : et tout le monde à mon approche s'enfuyait et se barricadait chez soi.

C'était donc une lutte, et une lutte à mort entre lui et moi, et je crois que si Dieu ne s'en était pas mêlé, le diable eût eu beau jeu. Par bonheur, le bon Dieu s'en mêla, et le diable, comme toujours en pareille occasion, n'eut qu'à déguerpir. La preuve c'est que ce bon KiKapano-Katu-Kopan allait faire sa première Communion.

Mais n'anticipons pas.

J'avais eu mille peines pour aboutir à quelques conversions quand un beau jour j'appris la disparition de mon fameux sorcier. Depuis huit jours on ne l'avait pas vu à Kan-Hoa, et bien qu'il n'habitât pas le village, mais quelqu'endroit inconnu dans la forêt voisine, chacun se

de
br
til
ne
da
po
cre
(
dou
de
Sou
ble
ter
—
ma
suis
res-
—
—
—
—
Je
je fa
Mais
se pi
s'éto
—
—
Fl
—
—
—
—
—
—
pour
que ti
—
vice, s
Je p
tites d